"On disait à Socrate que quelqu'un ne s'était aucunement amendé en son voyage : “Je crois bien, dit-il, il s'était emporté avec soi.”
“Pourquoi chercher des terres chauffées par un autre soleil ? Qui donc, exilé de sa patrie, se fuit aussi lui-même ?”
Si on ne se décharge premièrement et son âme, du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage ; comme en un navire les charges empêchent moins, quand elles sont rassises. Vous faites plus de mal que de bien au malade, de lui faire changer de place. Vous ensachez le mal en le remuant, comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branlant et secouant. Par quoi ce n'est pas assez de s'être écarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place, il se faut écarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se faut séquestrer et ravoir de soi.
“J'ai rompu mes liens, dirais-tu : oui, comme le chien brise sa chaîne après maints efforts ; cependant, en fuyant, il en traîne un long bout à son cou. ”
Nousemportons nos fers quant et nous : ce n'est pas une entière liberté, nous tournons encore la vue vers ce que nous avons laissé, nous en avons la fantaisie pleine.
“Si le coeur n'a pas été purgé de ces vices, quels combats et quels dangers nous faut-il affronter, nous qui sommes insatiables. Quels soucis pénétrants déchirent l'homme tourmenté par la passion. Que de craintes. Combien de catastrophes entraînent l'orgueil, la luxure, la colère. Combien aussi, l'amour du luxe et l'oisiveté” “Elle est en faute, l'âme qui n'échappe jamais à elle-même.”
Notre mal nous tient en l'âme : or elle ne se peut échapper à elle-même, ainsi il la faut ramener et retirer en soi : **c'est la vraie solitude,** et qui se peut jouir au milieu des villes et des cours des rois ; mais elle se jouit plus commodément à part. Or, puisque nous entreprenons de vivre soûls et de nous passer de compagnie, faisons que notre contentement dépende de nous ; déprenons-nous de toutes les liaisons
qui nous attachent à autrui, gagnons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls et y vivre à notre aise".
Montaigne, *Les Essais*, De la solitude, Chapitre XXXIX